



## Beautés et vertus de l'altérité : Thomas Roderick Dew et les différences caractéristiques entre les sexes

Bonifas Anne-Marie

### Pour citer cet article

Bonifas Anne-Marie, « Beautés et vertus de l'altérité : Thomas Roderick Dew et les différences caractéristiques entre les sexes », *Cycnos*, vol. 4. (De la normalité), 1988, mis en ligne en 2021.  
<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/775>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/775>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/775.pdf>

### Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur *épi-Revel* à Nice

ISSN 1765-3118

ISSN papier 0992-1893

### AVERTISSEMENT

*Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.*

*L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.*

*Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.*

# EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

**"Beautés et vertus de l'altérité:  
Thomas Roderick Dew et les différences  
caractéristiques entre les sexes"**

**Anne-Marie BONIFAS  
Université de Nice**

Il est classique de noter que le début du dix-neuvième siècle fut, pour les Etats-Unis, un moment crucial de transition vers le capitalisme industriel et que ce moment s'accompagna de confusion, d'espérances démesurées et de peurs qui ne l'étaient pas moins. L'espoir surgissait à l'idée de perspectives illimitées. La peur, quant à elle, provenait en partie de la mobilité d'une société où les lignes de partage et les points de repère, contraignants mais rassurants, menaçaient de s'effacer. Mais, et paradoxalement, à l'origine de cette peur se trouvaient aussi tous ceux qui, bien que clairement marqués par leur différence, n'en apparaissaient pas moins effrayants. En cette première moitié du siècle, leur existence se faisait de plus en plus voyante: immigrants bien sûr, catholiques surtout qui, en pays anglo-saxon, semblaient être des incarnations du diable, déviants de toute sorte, criminels, prostituées, pauvres, dont les rangs paraissaient gonflés par les bouleversements structureaux, mais aussi les noirs dont l'esclavage provoquait des crises répétées au sein de l'Union et, finalement, les femmes elles-mêmes, "déplacées" par l'évolution de la société. Dans une très jeune nation, confrontée à un problème majeur d'identité, il importait donc, ne serait-ce que pour arriver à une définition de soi-même, de parvenir à définir tous ces Autres problématiques, de les catégoriser, et, ce faisant, de les ramener peut-être à une norme acceptable. La tentative peut se percevoir jusque dans l'effervescence intellectuelle des multiples mouvements de l'époque: réformisme, mais aussi abolitionnisme et anti-abolitionnisme, féminisme et anti-féminisme. Comme toujours, ce fut l'élite du Nord-Est qui participa le plus activement aux discussions, mais celles-ci entraînent aussi certains intellectuels du Sud dont Thomas Roderick Dew fut l'un des premiers représentants.

Frotté aux universités européennes, universitaire lui-même, Dew fut l'une des figures marquantes de la pensée sudiste, connu surtout pour avoir été, sinon le plus original, du moins le plus systématique des premiers défenseurs de l'esclavage. Sa *Review of the Debate in the Virginia Legislature in 1831 and 1832*, occasionnée par la grande peur succédant à la rébellion de Nat Turner, fut reprise dans le *Pro-Slavery Argument* de 1852. Dew y tentait d'apporter une réponse à un problème qui se posait avec d'autant plus d'acuité que de la controverse on était passé à la dénonciation avec les débuts de l'abolitionnisme virulent: que convenait-il de faire, que *pouvait*--on faire de cet Autre entre tous encombrant qu'était le noir dans une Amérique en très large majorité composée de blancs?

Dew s'opposait aussi bien aux abolitionnistes qu'aux partisans de la colonisation qui, eux aussi, consciemment ou non, rejetaient le noir et avaient opté pour son exclusion pure et simple de la société américaine. Pour Dew, il s'agissait là d'une solution illusoire, et même totalement impossible d'un point de vue pratique. Force était donc de trouver un *modus vivendi* avec cet Autre dont il ne niait pas la dangerosité potentielle, encore qu'il l'estimât fort exagérée. La seule réponse convenable lui semblait de lui assigner une place bien définie et de le

contraindre à s'y tenir. L'esclavage en fournissait les moyens. L'institution, cependant, n'avait pas pour seul but —et effet— la soumission. Dew s'attachait à démontrer que non seulement elle contribuait à élever le statut de l'esclave, mais qu'elle était, de plus, bénéfique pour l'ensemble de la société et nécessaire même au progrès de la civilisation.

Le noir, cependant, n'était pas le seul à concentrer les signes de l'altérité comme nous l'avons noté. Si l'agitation féministe n'en était qu'à ses tous premiers frémissements, en Angleterre Mary Wollstonecraft, que Dew avait lue, avait déjà remis en question la vision consacrée de la femme. En Amérique, les soeurs Grimké osaient sortir de leur sphère, faisant surgir le spectre de monstres asexués ou, pire, bisexués, que devaient dénoncer les traditionalistes avec une violence inouïe. La femme aussi menaçait donc de passer dans le camp de l'Autre inquiétant. Et cela d'autant plus que les problèmes de définition se trouvaient accrus par le grand débat sur l'éducation du début du siècle qui poussait à se poser des questions nouvelles sur son rôle et son statut. La femme servile ou la femme frivole —femme boniche ou femme potiche pour reprendre une expression moderne du concept<sup>1</sup>— ne semblait plus adaptée aux besoins de l'ère jacksonienne. Comment, alors, l'éduquer? Pas un journal, pas une revue qui n'examinait des arguments cent fois ressassés dont un long article de Dew peut apparaître comme un écho. Dew, en effet, trois ans après la *Review of the Debate*, fit paraître dans le *Southern Literary Messenger* un essai qu'il intitula "Dissertation On the Characteristic Differences between the Sexes, and on the Position and Influence of Woman in Society"<sup>2</sup>, titre qui indique bien quel en était le centre d'intérêt.

De quelqu'un qui venait de proclamer que l'esclavage était un bien positif, tout était à craindre, d'autant qu'il était devenu classique de lier l'esclave et la femme dans un même sort. La femme était-elle cet Autre qu'il convenait de réduire en esclavage? Mais pour le savoir ne fallait-il pas d'abord répondre à la question: comment pouvait-on être Autre? Au dix-neuvième siècle, les outils conceptuels les plus fréquemment utilisés pour résoudre le problème se réfèrent à l'opposition hérédité-milieu, le *Nature-Nurture* des Anglo-Saxons, déjà largement ébauchée au dix-huitième siècle. Le dix-neuvième, au moins à ses débuts, s'en tenait essentiellement à cette dualité sans aller plus loin. Deux séries de conséquences pouvaient alors en être déduites: si l'Autre est Autre par nature interchangeable, alors il est, au moins potentiellement, mon ennemi, véritablement "alien" et menaçant. C'était en somme la position des nativistes et celle des tenants de la colonisation des noirs, car dans ce cas il n'y a pas grand-chose à faire, si ce n'est de vaincre et de contraindre, ou d'exclure. Si, par contre, l'on met l'accent sur le deuxième terme, sur *nurture*, on souligne l'idée réconfortante d'êtres malléables —on sent ici l'influence des Lumières et, au-delà, celle de Locke— que l'on peut, en variant les conditions de leur vie, modeler selon son dessein propre, domestiquer, bref que l'on peut rendre "nôtres".

Au début de son essai, Dew prétend vouloir échapper à une discussion dont on pourrait croire qu'il avait senti les insuffisances dans l'analyse du concept de la personne: "Whether there be any original natural differences between the sexes, in a moral and intellectual point of view, is a question extremely difficult to determine... The discussion of this question I shall waive, as not being of much importance to the view which I propose to take of the subject" (p.494). Mais tel n'est pas le cas et Dew s'inscrit clairement dans le débat puisqu'il semble au départ ostensiblement privilégier l'idée de "nurture". De même qu'il n'avait pas justifié l'esclavage des noirs en développant la thèse de l'infériorité naturelle et constante<sup>3</sup>,

de même prétend-il ne pas attribuer la position relative de la femme dans la société à des différences de nature par rapport à l'autre sexe. Il faut sans doute voir là l'influence des thèses qui accentuent le rôle de ce que, fort vaguement d'ailleurs, l'on appelait alors, d'Adam Smith à Robert Owen, les circonstances — Smith et Owen que Dew avait de toute évidence étudiés de près. Influence tout aussi claire de Rousseau que Dew utilise abondamment, jusqu'au plagiat parfois, sans toutefois être systématiquement d'accord avec lui. Dew paraît donc conscient du rôle joué par le conditionnement social, et en particulier par l'éducation. L'ambiguïté, cependant, est flagrante. Inclure dans l'éducation, comme le fait Dew, les circonstances physiques et même physiologiques a quelque chose d'assez contestable.

Mais l'ambiguïté provient également des influences auxquelles Dew était soumis. A regarder le texte de près, on s'aperçoit qu'il reprend en fait à son compte d'une part une sorte de fond théorique traditionnel et conservateur ayant la femme pour objet d'étude, auquel s'ajoute d'autre part, et plus ou moins commodément, un discours hérité des philosophes des Lumières, conclusions contradictoires incluses. Les philosophes, en effet, bien qu'ayant proclamé l'égalité, y compris en matière d'éducation au sens courant du terme, s'étaient refusé à appliquer leurs principes aux femmes. Locke lui-même pensait que celles-ci étaient dotées d'une nature spécifique à laquelle devait correspondre une éducation particulière. Quant à Rousseau, il s'était montré franchement réactionnaire en la matière. D'où une certaine confusion dans l'argumentation, un va-et-vient constant entre les deux pôles de l'opposition, sans résolution satisfaisante. Mais en réalité, l'intérêt n'était-il pas ailleurs? Comme l'a suggéré Ann Douglas, une véritable définition était sans doute "illicite" à l'époque<sup>4</sup>, ce qui veut dire que nous avons affaire ici non pas tant à un exercice intellectuel d'analyse qu'à un acte idéologique. Le but en est moins la recherche de la vérité que la présentation de certains concepts canoniques et autoritaires. De la pseudo-description, on glisse, comme dans Rousseau, rapidement à la prescription. Le résultat en est une définition teintée d'ambivalence et une typologie simpliste de la femme en "Autre", aboutissant à un catalogue de tous les stéréotypes du siècle (et nombre de ceux hérités des siècles passés) qui tantôt, et c'est le plus souvent, renvoie à une conception innéiste, tantôt à une conception plus environnementaliste de la personne. A la fois le titre et l'organisation de l'essai en sont une indication. L'idée de différences, qualifiée de surcroît de "caractéristiques", établit bien l'altérité comme provenant d'une nature. En posant ainsi l'existence d'une essence féminine, Dew tentait de réduire le degré d'étrangeté de cet Autre puisqu'il devenait alors possible d'en étudier les éléments constitutifs à tous les niveaux — et donc dans une certaine mesure, mais dans une certaine mesure seulement, d'en dissoudre l'inquiétant mystère. Mais l'entreprise était malaisée: comment, en effet, définir ce qui vous est étranger? D'où l'emploi de la méthode comparatiste utilisée par les philosophes du dix-huitième siècle et par Rousseau tout particulièrement. Le point de référence, lui, est bien évidemment androcentrique, ce qui amène à une première définition: la femme, c'est l'Autre de l'homme.

Dans la tradition innéiste, avouée ou non, le plus simple et le plus évident est d'ancrer l'altérité dans la physiologie. C'est, très largement, ce que fait Dew. Pour l'essentiel, la femme, c'est un corps autre. Si le plan suivi par Dew semble bien souligner son désir d'examiner la femme sous le triple aspect de l'être physique, de l'être moral et de l'être social, et si les liens entre eux sont étroits, il n'en demeure pas moins qu'il fait en bonne partie dériver les deux derniers du premier et qu'il

commence donc son essai par l'examen de l'être physique, apportant implicitement son adhésion à l'idée d'une nature sexuellement différenciée — ou explicitement, comme lorsqu'il écrit "physics govern morals, to a certain extent, all over the world" (p.494) et "without doubt the difference of physical organization exercises the most powerful influence— perhaps so powerful as to be itself sufficient to account for all the characteristic differences between man and woman" (p.494). La thèse n'est pas nouvelle, et se verra renforcée dans le courant du siècle par les premiers médecins anatomistes; nous ne nous y attarderons guère. Deux caractéristiques essentielles servent à définir l'Autre selon l'optique masculine: la faiblesse inhérente et la prédestination à la maternité. Des muscles moins développés, un système nerveux plus délicat forment en gros la personne physique de l'Autre. Mais à la notion d'altérité se mêle subrepticement celle d'infériorité. On sent ici tout le poids d'une tradition chrétienne qui a donné naissance au stéréotype biblique du "weaker vessel" auquel Dew ne manque pas de faire référence (p.626). On peut y voir également l'influence du dix-huitième siècle qui avait commencé à imposer à la culture occidentale l'image de la femme fragile, tantôt pour la dénigrer, tantôt pour la valoriser sur le plan esthétique. A cela s'ajoute l'idée, non pas originale, mais reprise avec vigueur au dix-neuvième siècle, de forces biologiques imposant des territoires séparés, des "sphères différentes" comme on disait alors, à chacun des deux sexes, où l'activité et le travail fournis sont non seulement différenciés, mais d'inégale valeur. Le travail domestique de la femme étant plus léger, comme le souligne Dew, en raison de ses capacités physiques moindres, il est par là même dévalué. L'idée fait surgir des gerbes de métaphores qui, toutes, soulignent l'essentielle dépendance de la femme et sa passivité. Cela va de l'assimilation de la femme à la passagère d'un bateau dont le capitaine est l'homme (p.672) à celle, inévitable et empruntée ici à Irving, de l'homme-chêne et de la femme-vigne "which has long twined its graceful foliage about the oak, and been lifted by it into sunshine" (p.673). Ou bien alors, ce sont des images culturelles stéréotypées qui apparaissent, comme celle de l'hystérique — au sens premier de la femme dominée par son utérus<sup>5</sup>.

Au contraire de Wollstonecraft qui refusait l'idée d'une détermination biologique et pensait que la faiblesse physique de la femme était un facteur culturellement induit, Dew semble voir dans cette débilité un caractère interchangeable. Il s'agit bien là d'une nature. L'homme, au contraire, est d'abord vu sous l'angle de la force physique, peu décrite mais valorisée, car c'est elle qui, clairement, fonde son autorité. En découle toute une série de conséquences fondamentales qui déterminent la femme étroitement, car on n'est pas loin ici de l'idée freudienne que l'anatomie est un destin. On atteint par là un autre palier dans l'altérité: le caractère sexué de l'être psychologique. Ainsi la femme a de la vanité plutôt que de l'orgueil, qui lui est l'apanage de l'homme en raison de sa plus forte musculature, garant de son indépendance. Vanité troublante et potentiellement dangereuse, surtout lorsque l'une de ses expressions est la coquetterie. Dew paraît ici se démarquer de Rousseau pour qui la coquetterie est un trait naturel de l'être psychologique de la femme. Il en fait, lui, un caractère dérivé de la faiblesse originelle qui impose la nécessité de plaire. Mais certaines affirmations ont pourtant un caractère ambigu, comme lorsqu'il écrit: "the desire to please is undoubtedly the ruling passion in the female heart" (p.501). Le terme de passion semble, en effet, renvoyer à une conception innéiste de la femme.

Comparée à la vigueur virile, la faiblesse du corps féminin pourrait à première vue ne rien avoir de menaçant. Mais il s'agit d'un corps que, par obligation (celle de trouver un protecteur et de le garder), la femme est contrainte



de rendre attirant: "She must rely upon the strength of others, man must be engaged in her cause" (p.495). L'utilisation surabondante des termes référant à la séduction, au charme, au "magic spell", au pouvoir de fascination au-delà du rationnel, font se profiler l'image suspecte d'Eve, quand ce n'est pas celle de Circé la magicienne, laquelle apparaît comme une constante des peurs masculines... C'est ce que montre l'anecdote empruntée à Brantome —et que Dew a lue dans Rousseau- de l'homme qui devient muet sur un caprice de l'amante et deux ans plus tard, sur un signe d'elle, se remet à parler (pp.683-684). Le commentaire de Rousseau était explicite: "N'imaginera-t-on pas une divinité donnant à un mortel, d'un seul mot, l'organe de la parole?"<sup>6</sup>.

L'altérité manifestée par le corps féminin apparaît donc comme une arme redoutable. On peut en voir un autre exemple dans le passage sur Joséphine de Beauharnais, figure déjà connue à l'époque de la Belle Charmeuse, essayant sur son illustre époux tous les pouvoirs de la séduction sensuelle —caresses, baisers, larmes enfin, signes d'une attirante faiblesse- afin de lui extorquer la démission de Fouché qui avait osé parler de divorce. Si la féminité se révèle ici inopérante, ce n'est qu'au prix d'héroïques efforts de la part du mâle, et la Tentation, un fois encore, manque de peu de réussir. Les termes utilisés sont à cet égard révélateurs: "the charm was broken, the spell dissolved" (p.496).

La Coquette, figure populaire aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, et la Belle dans le contexte sudiste, engendrent donc les mises en garde. C'est qu'elles menacent l'intégrité masculine —a coquette surtout qui joue de ses attraits pour captiver, tout en gardant un parfait contrôle de ses sentiments et de ses émotions, ce qui lui assure une position de pouvoir dangereuse et qu'il conviendra d'orienter vers d'autres directions:

She must beware, lest this delightful devotion implant in the heart a lust for applause and notoriety, at the sacrifice of all the more feminine and lovely virtues... Before leaving this topic, I beg leave to add one word of advice to the gay and fascinating belle, who is moving forward in her victorious career, —conquering all hearts before her, —until, like the Juan of Molière, she may wish for other worlds, not for purposes of conquest, like Alexander, but to win the hearts of those that inhabit them. A lady in this situation ought always to be mindful of the great influence which she is exerting on those around her. (p. 512)

On remarquera ici l'emploi également caractéristique des termes suggérant la conquête. Notable, aussi, est la résurgence d'une conception plus ancienne de la femme, mais vivace jusqu'au début du dix-neuvième siècle, celle de la femme "folle de son corps", à la sexualité débridée, à laquelle Dew fait une allusion discrète dans des figures "don juanesques" comme Catherine de Russie, personnage incontournable des catalogues conservateurs de la femme déviante (p. 511), ou Ninon de l'Enclos, exemple qui semble inspiré de Rousseau<sup>7</sup>. L'inquiétude est perceptible, d'autant que pour Dew, lorsque la femme est libertine, elle l'est beaucoup plus que l'homme, trait qui une fois encore semble relever d'une nature (inquiétante) beaucoup plus que d'une éducation (p. 511). Il conviendra donc de réduire le caractère dangereux, en dépit de son apparente faiblesse, du corps féminin.

Une deuxième caractéristique physique est considérée comme déterminante: la faculté d'être mère. Elle semble de prime abord plus rassurante, car si elle

conditionne également l'être psychologique, c'est dans un sens plus positif: la douceur de la femme, sa compassion, son pouvoir de sympathie et son aptitude à aimer lui sont attribuables (l'homme, d'après Dew, en est peu capable). L'essai fait bien entendu apparaître l'image édifiante, parfois sentimentale, de la Mère et de l'Enfant, mais les références tendent à être surtout littéraires: ainsi Lady Macbeth, archétype de "l'Autre monstrueuse", figure démoniaque ("this fiend", p. 503), demeure pourtant une Mère —façon de dire que l'Autre, malgré tout, reste identifiable et, en dépit de ses crimes, par un côté du moins, encore des nôtres. Il en va de même pour des personnages historiques à qui l'éloignement dans le temps confère une valeur plus symbolique que réaliste, comme Clytemnestre: "though a woman of depravity", elle ne peut consentir au sacrifice d'Iphigénie, contrairement à Agamemnon (p. 503).

Pourtant la maternité ne se révèle pas sans danger dans l'optique masculine, car la femme peut donner naissance à des bâtards et donc attenter à l'honneur de l'homme en le couvrant de ridicule, et par-delà mettre en péril l'ordre social même. La femme adultère est un facteur de chaos. L'influence de Rousseau est évidente, pour qui la maternité conditionne aussi l'être moral de la femme. D'où l'extrême insistance mise sur la nécessité de la vertu car, ici encore, il conviendra de contrôler une nature féminine dont il reste certes possible de distinguer les caractères, mais qui crée pourtant le sentiment d'une différence, d'une distance parfois angoissante. On le sent dans le long développement sur la relation amoureuse. Si l'attrait des sexes l'un pour l'autre a sa loi dans la nature et est par là acceptable, il n'en est pas moins créateur de tensions. Significativement, Dew passe rapidement sur l'amour comblé dont la résolution est caractéristiquement l'harmonisation d'éléments hétérogènes (p. 508) et ce sur quoi il insiste surtout, c'est le moment périlleux entre tous des premiers contacts et de l'amour passion, porteur de trouble. Périlleux pour la femme, "citadelle à assiéger" (p. 507), puisque seul le désir est masculin, mais aussi pour l'homme qui devient le jouet de ce désir. L'homme amoureux est en fait en plus grand danger que la femme, car celle-ci peut-être à l'origine d'une transformation radicale d'un être qui, à son tour, devient autre, "an anomaly in the eyes of the world" (p. 508). Les moins influençables, en apparence, peuvent tout aussi bien devenir les victimes du désordre amoureux:

Very phlegmatic persons, when suddenly in love, are sometimes to be ranked among the most amusing and laughable objects in nature: with them a new feeling has just been called, for the first time, into action: it entirely unhinges and deranges the whole internal man". (p. 499)

Caractéristiques sont les termes référant à la perte de la supériorité et du contrôle, à la folie même.

Lorsque l'amour est frustré ou bafoué, Dew évoque la figure du misanthrope amer, coupé de tous par une conduite anormale, ou bien celle de l'homme qui se jette dans l'action, mais une action désordonnée, "déboussolée", qui en fait un être excentrique<sup>8</sup>. Pire encore, il peut, dans un inquiétant renversement des rôles, devenir une figure de soumission éplorée et un véritable "objet de ridicule", comme dans l'exemple de Lord Chesterfield et du comte de Plentenburg (p. 510). Dew admet qu'il s'agit là de cas extrêmes; la plupart du temps les hommes ne s'en tirent pas si mal. Mais il est significatif que ce soit de ces cas-là qu'il parle.

La peur d'une altérité dangereuse apparaît encore plus clairement dans les

portraits de femmes déviantes, doublement autres parce que femmes d'abord, et, ensuite, femmes assumant les attributs de la virilité, envahissant le territoire masculin, provoquant cet inquiétant effacement des limites qui a été évoqué, cette peur de la confusion des genres, des hommes efféminés et des femmes masculines que Rousseau exprimait déjà clairement: "Emile est homme, et Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien"<sup>9</sup>. La Reine, figure si mal commode à classer, est l'archétype de ces êtres ambigus, car elle est symbole d'autorité, qu'elle exerce également sur l'homme réduit au rôle de sujet (ou d'objet?) ou pire, de courtisan. De plus il est évident qu'elle ne peut être limitée à la sphère domestique et qu'au contraire, puisqu'elle dirige la vie de l'Etat, elle se trouve impliquée dans la politique, domaine normalement interdit au sexe faible. Dew ne manque pas de reprendre à son compte la liste qui, naturellement, fait figurer en tête la reine Elizabeth I, Catherine de Russie, Christine de Suède, liste qu'il complète en y ajoutant Isabelle de Castille et Marie-Thérèse d'Autriche. Il est caractéristique de voir alors combien Dew s'efforce de ramener ces phénomènes à la "normalité", c'est-à-dire à l'essentielle faiblesse de leur nature et donc à leur incapacité foncière à gouverner. Le long passage consacré à la reine Elizabeth ne contient qu'une brève phrase, et encore assortie d'une restriction, pour affirmer qu'elle fut une grande souveraine: "It is true, in spite of all these foibles and defects of character, she made a great sovereign" (p.682). Tout le reste est dénigrement systématique. "Even the celebrated laws of this reign in regard to the paupers of England", si elles étaient généreuses, n'en étaient pas moins dénuées de tout sens pratique et totalement inapplicables (p.682). En fait l'accent est mis sur un caractère négatif, typiquement "féminin", dont on peut se demander alors si Dew ne le fait pas dépendre ici d'une véritable nature: la coquetterie ou la vanité. Ces deux traits sélectionnés fournissent l'essentiel du portrait de la reine. De "Queen Bess", ce que l'on retiendra à la lecture de Dew, c'est sa faiblesse envers les flatteurs et sa cruauté envers les jolies femmes (témoin l'histoire de Marie Stuart), et cette habitude qu'elle avait de mettre et de retirer ses gants afin de montrer ses mains qu'elle savait fort belles. Voilà qui la ramenait à un dénominateur commun de l'image. "Mannish Bess", l'"Autre" effrayante, n'était en somme qu'une coquette un peu ridicule.

Une autre figure de reine, l'Africaine Zingha, est un nouvel exemple de féminité dévoyée par l'exercice d'un pouvoir auquel la femme n'est pas apte. Bien que qualifiée de "great African princess who ruled in her dominions with absolute sway" (p.683), elle apparaît dans le texte de Dew essentiellement comme une figure d'amante jalouse, c'est-à-dire dans une situation où peut le mieux se déclarer la féminité. Devenue "a perfect tigress", elle fait tuer sa rivale par l'amant de celle-ci, lui donne son cœur à manger, puis le fait décapiter! Voilà donc jusqu'où peuvent aller les extrémités de l'amour féminin quand s'y ajoute un despotisme qui est le résultat d'une inadaptation de la femme au pouvoir, car elle est "more disposed to despotism while in power than man. This may be ascribed to greater physical weakness and consequent dependence in general. When, therefore, she wields the sceptre, she is constantly disposed to manifest her power —to let the world see she is really a ruler" (p.682).

L'extrême insistance de Dew sur le fait que ces figures d'exception ne mettent pas en cause les structures de caractérisation, mais ne font que confirmer la règle laisse soupçonner une peur profonde (p.681), laquelle transparait également lorsque Dew évoque l'Amazone, symbole non seulement de l'anti-féminité, mais aussi de la femme active et même guerrière, et donc du monde à l'envers. Dans un



essai qui résume aussi bien l'idéologie du moment, il aurait été surprenant de ne pas trouver d'allusions à cet autre anti-type culturel, mais quelques mots suffisent à Dew pour s'en débarrasser en affirmant que l'existence des Amazones n'a jamais été prouvée, ou plutôt, ce qui est révélateur, que "there is no well authenticated history of any people where the women have taken the lead, and governed men by their superior intellectual endowments" (p.676).

L'intellect féminin, en effet, pouvait lui aussi être source d'inquiétude, d'autant que Dew se refuse à en nier la réalité. Pour lui, la femme, à la naissance, est dotée de pouvoirs intellectuels égaux à l'homme, mais leur conditionnement physique et moral les rend différents. Dew était sans doute trop imprégné de l'esprit des Lumières — et en tout cas assez proche de Rousseau pour une fois — pour accabler de sarcasmes le bas-bleu ou la femme de lettres. Les allusions à Mme de Staël ne sont pas systématiquement négatives, et il cite Mary Wollstonecraft à plusieurs reprises sans la désapprouver bien qu'il lui lance quelques pointes ironiques en l'appelant "the learned lady" (p.495). Cependant, dans une longue note qui voit réapparaître (p.688) les concessives de mauvais augure niant largement ce qui vient d'être affirmé, il adopte une position critique et un ton supérieur:

An able metaphysician —perhaps the very ablest that has ever appeared of her sex- yet you see throughout her writings the character of the woman. Her isolated aphorisms and maxims are most splendid; but when you come to examine any one of her productions as a whole, you see the want of system and complete connection between the parts. (p. 688)

En fait, le paragraphe tend à faire de Mme de Staël un exemple typique de la féminité dans l'optique masculine. C'est un esprit qui trouve son inspiration dans l'émotion, mais est incapable de bâtir un système, "a mind that relied on feeling, rather than reason, to guide it to truth"(p.688). Et il conclut, par l'intermédiaire de Goethe, que Mme de Staël "had no idea what duty meant, so completely was she a creature of feeling" (p.689). Beaucoup mieux que Wollstonecraft, Mme de Staël s'adaptait au modèle proposé, ou imposé, reflet de cette dichotomie caractéristique du dix-neuvième siècle entre le coeur et la tête: "The heart is her world", affirme-t-il avec Irving (p. 511). Ou, du moins, il doit l'être. En effet, la peur profonde de l'altérité se manifeste dans le désir d'appivoiser la femme en lui imposant de se conformer à une image normative définie selon le désir masculin. Cela, pour Dew, était théoriquement possible. Car si convaincu qu'il ait été de l'existence d'une nature féminine, et même s'il va moins loin que Rousseau dans l'idée du conditionnement social, Dew croit l'être humain suffisamment malléable pour qu'il soit possible de le modeler dans une certaine mesure. On peut donc fabriquer une identité de l'Autre que ne soit pas troublante pour l'homme puisque c'est lui qui dispose de la force nécessaire pour imposer sa volonté —en dirigeant les institutions et les lois— ainsi que les normes sociales. C'est le sens de cette sorte de litanie qui fait suite à la remarque sur les Amazones dans un paragraphe qui est une glorification rituelle de la puissance masculine:

From the foundation of the world to the present time, we find that man has been uniformly the commander in the field... He has directed at the council board; his eloquence has been most powerfully felt in the senate and popular assembly; he has established and pulled down dynasties —built up and overthrown empires... All the great, and learned and lucrative occupations of life are filled by him. 'Tis he who studies the wondrous mechanism of our

frame... 'Tis he who made the law... 'Tis he who has studied most profoundly and elaborately the record of man's fall and redemption... 'Tis man who carries forward, by his restless energies, all the complicate business of that great commerce, which binds together by the indissoluble ties of interest, all the nations of the earth. (p. 676)

En pendant de l'idée que "physics govern morals" Dew affirme donc aussi que "women are precisely what the men make them, all over the world" (p.501). En somme, si Dieu a créé Eve, c'est l'homme qui l'a faite femme. Une nouvelle définition apparaît alors, qui voit en elle un simple artefact masculin — proposition rassurante pour peu que la femme se conforme au modèle canonique. Il est frappant de constater combien celui de Dew est une préfiguration point par point de la Femme Victorienne synthétisée dans les poèmes de Tennyson et de Coventry Patmore.

La première manière de façonner l'Autre sera d'opérer une sorte de détournement du corps dangereux qui passe par son oblitération en tant qu'objet sexuel et sensuel. L'Autre ensorceleuse (même si elle doit l'être puisque le destin de la femme c'est la rencontre de l'homme et son union avec lui) doit aussi, paradoxalement, se transformer en Ange. On notera ici la comparaison — à deux reprises — entre la femme occidentale chrétienne — et même protestante — qui est la seule référence et l'orientale musulmane. Il ne s'agit pas là d'une simple fascination romantique; au reste, dans le cas de Dew, la fascination serait plutôt vertueusement horrifiée. L'orientale s'identifie à la femme du sérail tout entière vouée à la corporalité et à la jouissance des sens, présente jusque dans le paradis musulman puisque la Hourri aussi n'est qu'un corps (p. 629). Or il importe que la femme ne soit qu'une âme. L'orientale est d'autant plus inquiétante qu'étant objet vendu et acheté il n'y a plus de limites aux désirs de l'homme. La peur du corps et de la sensualité est ici évidente. Elle apparaît de même dans la valorisation du rituel de la cour qui est pour Dew une marque de civilisation -inconnue en Orient— et qu'on imagine liée pour lui à la nécessité de vaincre les appétits grossiers et de spiritualiser l'amour. Il était inévitable — surtout en pays sudiste — de trouver des allusions au mythe courtois du chevalier, genou à terre devant sa Dame, même si Dew le fait par l'intermédiaire d'un passage plaisant d'Addison (p.497). Il convient donc de purger la passion de son poids de sensualité, de transmuier l'amour en révérence, de l'élever en force morale et même en analogue de l'amour divin.

L'éducation religieuse de la femme y pourvoira. Il est révélateur que Dew consacre l'ensemble de la deuxième partie de son essai au thème de la religion chrétienne dont il exalte la supériorité par rapport aux religions antiques, car il la voit éminemment adaptée à la femme. Le fait souligne assez l'importance de son rôle pour elle. Par sa nature (p.630), mais surtout par son éducation qui tend à stimuler davantage sa sensibilité que sa raison, la femme est, ou devient, un être religieux. C'est elle qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme — e quel, Dew le note avec tristesse, néglige temple et église. La femme apparaît comme une figure d'élévation morale qui concentre les vertus, à commencer par la pureté entendue au sens de chasteté et symbolisée par Lucrèce. Pureté que Dew voit imposée par sa nature physique même (les conséquences de son inconduite, dit-il, sont évidentes et ne peuvent être cachées), mais aussi par les lois (masculines) de la société selon lesquelles l'honneur de la femme se confond avec sa réputation de chasteté: "Her virtue is the true sensitive plant, which is blighted even by the breath of suspicion. Caesar would not have a wife upon whom suspicion fell, even though convinced

of her innocence" (p.498). Rousseau, lui, avait écrit: "Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde"<sup>10</sup>. Or il est clair pour Dew, ainsi qu'il l'affirme à la suite d'Addison, que c'est bien l'homme qui a édicté cette norme: "Addison says 'that had women determined their own point of honor, it is probable that wit or good nature would have carried it against chastity'" et Dew ajoute: "But our sex have preferred the latter, and woman has conformed to the decision". On aperçoit à nouveau ici que de l'altérité dépendent des territoires moraux différenciés puisque l'homme n'est pas astreint aux mêmes contraintes.

Comme il est clair dans la remarque de Dew, c'est encore une leçon de soumission qui est inculquée à la femme, en dépit de son angélisme reconnu. Ce n'est pas une coïncidence si Dew commence la dernière partie de son essai par la résignation et la force d'âme de la femme qu'à nouveau il attribue en partie à sa nature physique ("physicians tell us that woman supports sickness, pain and suffering, much better than man", p. 672), mais aussi au rôle que l'homme lui a prescrit dans la société et qui est essentiellement passif. Cela donne naissance à des figures de soumission pathétique, comme la femme bafouée par son mari inconstant, ou de dignité calme, comme dans le cas de la femme accablée par le malheur. Mais cela donne lieu aussi à une glorification de la femme "relative", tout entière tournée vers l'époux comme le demande Rousseau —et Dew avec lui: "Man is the governing member of the human family all over the world. Woman submits to his guidance... She adapts herself to him, and endeavors to conform to his nature" (p. 690). Le texte contient d'ailleurs un développement très victorien sur les beautés de l'état conjugal lorsque l'épouse est convaincue de son rôle, ou plutôt de ses rôles multiples. Ils vont de celui de la tendre consolatrice envers un partenaire "visited by the rough blasts of adversity" (p. 673) à celui de la conseillère sagace (Dew fait même une allusion à la Thérèse de Rousseau), en passant par la douce infirmière (la femme n'est-elle pas "the tender, constant, and affectionate nurse of our race"? -p. 628) et le cliché inévitable du "Ministering Angel" (p. 674) qui amène jusqu'aux images chrétiennes de Marie et de Marthe. En illustration, Dew publie ainsi une longue liste d'épouses admirables empruntées à la littérature classique et à l'histoire, de l'antiquité à la révolution française, et parmi lesquelles sa doctrine a tout loisir de se trouver un modèle. Sans doute, pour Dew, le plus parfait est-il celui d'Arria —et son célèbre "paete non dolet" (p. 674) —car il montre que l'acceptation va jusqu'au sacrifice de sa vie, sacrifice qui consacre en quelque sorte la sujétion à l'époux.

Mais la soumission implique aussi l'acceptation d'un espace délimité à la fois par la nature et par la volonté masculine, car c'est un moyen commode de situer l'Autre. "The camps, the fields, the woods and the sea" (p. 495), champs de l'action virile, sont ainsi opposés à la retraite sûre de la "solitary chamber" (p. 626) où la femme parle à son Dieu, mais surtout à ce *Home* qui constitue son domaine propre car le modèle qui est imposé est bien celui de la femme domestique, souveraine d'un étroit territoire dont elle ne peut sortir sans mettre sa vie en danger. La femme définie par Dew est inapte au mouvement, d'où les allusions aux voyages dangereux qu'elle n'entreprend que dans des cas extrêmes, généralement de dévouement altruiste. Il en va ainsi pour la Jeannie Dean de Scott, ou cette demoiselle Ambos qui va jusqu'à Saint-Petersbourg pour tenter de sauver son frère. Le texte révèle d'autres exemples de situations-limites destinés à faire apparaître les signes d'une féminité fragile. Ainsi l'anecdote grotesque du lion (p. 496), symbole de sauvagerie brutale: le dompteur, ayant un jour oublié de fermer la porte, se tire néanmoins d'affaire grâce à son sang-froid; mais lorsque Dew

rapporte l'histoire à une personne de sa connaissance qualifiée de "handsome and accomplished lady", et qu'il l'interroge sur la conduite qu'elle aurait tenue en pareilles circonstances, celle-ci s'exclame qu'elle aurait embrassé le lion. Protégée par ses coquilles, et habituée à y régner par l'amour, la femme se trouve démunie dans des situations où la conduite-type ne s'applique pas. L'implication est évidente. Ne possédant pas les attributs virils que sont la force et l'intelligence, il ne reste à la femme que la solution des refuges imposés.

Mais de même que pour Dew l'esclavage n'avait pas pour seul but la soumission, mais aussi l'élévation du noir, de même la femme se trouve-t-elle investie d'une mission essentielle qui doit rehausser son statut: celle de transformer le *home*, ainsi que le dit Dew —et tant d'autres avec lui—, en paradis (p. 501), en refuge contre la violence et la corruption du monde extérieur, en asile des valeurs fondamentales qu'elle incarne. On aperçoit alors quelle est la place attribuée par Dew à la femme en Autre dans son système de valeurs, et sa véritable fonction. Il est certain que pour Dew l'altérité est en partie attribuable à une vision téléologique qui renvoie moins à une finalité de la nature qu'à celle de la divinité. Dans la perspective chrétienne qui est très largement la sienne, la femme trouve sa place dans le plan originel. Elle est un degré de la hiérarchie qui structure le cosmos dans un mouvement ascendant du plus faible au plus fort, un maillon de la grande chaîne des êtres. On y voit une allusion dans le passage où Dew décrit la femme comme l'être faible: "Hence there is a devotional feeling excited by this dependence, which follows the chain of dependence up, link by link, until it reaches the throne of omnipotence" (p. 626). Elle manifeste, et soutient, le principe d'ordre qui domine la Création. En même temps elle participe de l'autre grand principe qui lui est lié, celui de l'harmonie, fondé sur cette loi de la complémentarité que Dew expose en introduction de son article et qui est responsable de:

the centripetal and centrifugal forces,... the annual and diurnal revolutions of the earth,... the periodical return of the seasons, the regular succession of day and night... Thus shall we find, look where we will, through the rude range of nature's works, part corresponding to part, power to power, mind to mind, and to matter too; and the whole moving forward with that beautiful harmonious action, which at once demonstrates the illimitable wisdom of the designer, —his benevolence and his consistency. (p. 493)

Or la complémentarité, bien évidemment, implique l'altérité. La femme "en autre" est une illustration de cette loi, suggérant une sorte de dualité yin-yang à la mode protestante. Définie dans ses limites propres, l'altérité de la femme manifeste le plan divin et contribue à la beauté et à l'harmonie de l'univers.

Mais l'altérité, et cela Dew en est très conscient, est également une conséquence du finalisme social. Dans un monde fluide et changeant, la femme devient gardienne de la permanence. C'est elle qui, dans une très large mesure, est responsable du maintien de la société. Ce n'est pas pour rien si Dew utilise pour la qualifier cette image-clé des écrits conservateurs, et sudistes tout particulièrement, du "Corinthian capital of our race" (p. 684). En effet, dans une vision traditionaliste de la société où l'on perçoit plus d'un écho d'Aristote, l'harmonie sociale suppose un ordre naturel par lequel les relations sont structurées. Celles-ci s'organisent autour de la famille, cellule-mère de toute société et fondement de l'Etat. Or, dans l'optique victorienne, c'est à la femme que revient le devoir de fixer l'homme dans le foyer sanctuaire, de le domestiquer, de le civiliser en lui

inculquant les principes de la vertu. On voit ainsi, par exemple, combien le *home* s'oppose ici au harem, pour ne pas dire à la maison de tolérance dont on sait la place qu'elle occupe dans les hantises du siècle. On ne manque pas de retrouver dans le texte de Dew les images de la réformatrice et des allusions à des situations dignes d'une expression culturelle favorite comme le roman sentimental. Ainsi la femme réformant le corsaire, le voleur ou le bandit sanguinaire, symboles évidents de l'Autre asocial. La femme, en raison même de son altérité, ramène l'homme à la norme et maintient ainsi la société tout entière en renforçant la structure de la famille, comme le suggère Marlene LeGates: "The drama of the aggressive male checked by the virtuous woman is paradoxically a reaffirmation of the patriarchal authority of the family"<sup>11</sup>. Cette préoccupation de Dew devant une société perçue comme menacée se retrouve dans une digression où il glorifie le nouveau système pénal expérimenté en Pennsylvanie, et destiné à transformer le criminel en citoyen vertueux. Le passage ne prend son sens que si l'on tient compte de la dimension idéologique du texte.

La femme agit de plus comme une sorte de ciment social, unissant tout ce qui est menacé par l'hétérogénéité. Ainsi, elle assure la cohésion communautaire par des talents d'épistolière et de conversationniste qui pourraient à première vue paraître futiles, mais ne le sont aucunement dans cette optique. Dew leur consacre d'ailleurs plusieurs colonnes à la fin de son essai.

La création d'un espace déterminé par le sexe, enfin, assure que l'altérité, loin de mettre en péril l'ordre social, le renforce au contraire. Ainsi que le dit Cott:

The demarcation of women's sphere from men's provided a secure, primary, social classification for a population who refused to admit ascribed statuses, for the most part, but required determinants of social order... The division of spheres supplied an acceptable kind of social distinction<sup>12</sup>.

On pourra objecter que le Sud était beaucoup moins affecté que le Nord par les transformations. Mais il est vraisemblable que Dew était d'une part conscient de la possibilité de la contamination: l'essai peut donc être vu comme une sorte de mise en garde voilée contre le féminisme, l'individualisme, le "free love" qui pour bien des Sudistes caractérisaient les Etats du Nord. D'autre part Dew était un défenseur de l'esclavage, et en tant que tel il savait que si un pan lâchait, c'était tout l'édifice qui menaçait ruine. D'où la nécessité de dominer l'altérité afin d'éviter tout déplacement dangereux. Un "-isme" risquait d'en entraîner un autre, et les liens entre le féminisme et l'abolitionnisme, par exemple, sont bien connus. Deux ans après l'essai de Dew, Sarah Grimké, fille de planteur de Caroline du Sud exilée dans le Nord, n'avait-elle pas commencé à rédiger une série de lettres pour le *Spectator* de Nouvelle-Angleterre, lesquelles furent reprises par le *Liberator* et publiées en 1838 sous le titre de *Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Woman* ? Bien qu'il ne fasse qu'une brève allusion au féminisme et aux revendications de certaines concernant le droit de vote, Dew ne pouvait manquer de percevoir qu'une définition de la femme échappant au contrôle masculin était le début d'un engrenage redoutable. Toute mise en question questionnait l'esclavage. L'idéologie victorienne trouvait donc un terrain particulièrement réceptif dans le Sud, car la femme soumise prêchait la soumission, la femme à sa place glorifiait la hiérarchie des êtres.

Quoiqu'il le démente vigoureusement, Dew ne peut éviter de fonder l'autorité sur la force physique et de justifier ce qui ressemble à la loi du plus fort. Certains



passages exaltent la puissance et la nécessité de la subjection avec une insistance quelque peu suspecte. Mais si la "faible femme" —qu'elle le fût par essence ou par manipulation— devait avant tout l'obéissance, n'en allait-il pas de même de tous ceux qui se trouvaient aussi en position d'infériorité? Il semble que Dew aurait pu être d'accord avec des pro-esclavagistes comme Fitzhugh lorsque celui-ci affirmait, lui aussi pour justifier l'asservissement de la femme, que "the right to protection involves the obligation to obey"<sup>13</sup>. Dew était certes conscient de l'oppression que cela risquait d'entraîner: "Every lady has a fearfully deep interest in the whole character and temperament of her husband's mind and feelings. Upon them depend, indeed, her weal or woe" (p. 626). A la possibilité de la tyrannie, il ne peut qu'opposer les secours de la religion qu'il substitue aux revendications des droits de la femme et qu'il appelle "a species of legislation in behalf of the rights of woman" (p. 630), ainsi que quelques adjurations adressées à l'homme pour qu'il n'abuse pas de son pouvoir (p. 684).

Ce qui domine, cependant, c'est l'obligation faite à la femme de se conformer à son rôle de servante chrétienne souffrante en attendant la paix d'un problématique paradis. Or, c'était le même discours que l'on tenait aux esclaves noirs. C'est donc moins tant l'incapacité peut-être que le refus de concevoir la femme autrement qui nous vaut l'abondance des clichés, la succession d'images figées faisant penser à la célébration d'une sorte de rituel. Il y a là contradiction par rapport à une vision qui par ailleurs célèbre le progrès et le dynamisme quand Dew prétend que l'amélioration de la condition féminine fait progresser la civilisation dans un élan rhétorique tout à fait caractéristique de son époque: "A constant amelioration in her condition is calculated to enlarge and diversify the pleasures of the whole human family, while it urges forward with irresistible power, the march of civilization" (p. 493). Mais c'est comme si, arrivé à ce stade, Dew refusait de concevoir de nouveaux développements. D'où les stéréotypes dont nous avons mentionné quelques exemples, et d'où les multiples interdits qui poctuent le texte:

She may pursue her studies too —not however with a view of triumphing in the Senate chamber... No! (p. 496)

She cannot give utterance to her passions and emotions like man. She is not to seek, but to be sought. (p. 498)

Woman is not fitted to take the lead in politics, or to vote in elections. (p. 684)

Et ainsi de suite...

Si Dew n'a pas écrit l'article sur l'éducation qu'il promettait à la fin de son essai, c'est peut-être qu'il en sentait les implications contradictoires et effrayantes. Homme de transition, empêtré dans ses contradictions, Dew prescrit à la femme une altérité à la mesure de sa société mâle et blanche. Il nous faut donc rester sur une nouvelle et dernière image: celle d'une Sophie qui aurait eu, en plus, à vivre dans une plantation, quelque part en Virginie.

---

1 - Claude Alzon, *La femme potiche et la femme boniche -pouvoir bourgeois et pouvoir mâle*, Cahiers Libres 248, Maspéro, Paris, 1973.

- 2 - *Southern Literary Messenger*, I, mai 1835 (pp. 493-512), juillet 1835 (pp. 621-632), août 1835 (pp. 672-691). Dans la suite de cet article, les références à cet essai seront toutes incorporées au texte.
- 3 - Bien qu'il y ait des allusions à l'infériorité naturelle dans l'article repris dans le *Pro-Slavery Argument*, cela ne constituait pas encore une défense "scientifique" de l'esclavage par le biais de la biologie, défense qui devait venir plus tard avec des médecins comme Nott ou Cartwright en particulier.
- 4 - Ann Douglas, *The Feminization of American Culture*, Knopf, New York, 1979, p.294.
- 5 - Dew ne peut résister à inclure une note où percent à la fois misogynie et chauvinisme protestant, et où il fait allusion à la déplorable condition des femmes dans les couvents (pp. 630-631).
- 6 - Rousseau, *Emile*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966, p. 506.
- 7 - *Ibid.*, p. 515.
- 8 - P. 509: "He traverses seas and continents almost like the deluded victim of knight errantry, impelled by a spirit which urges forward with irresistible impetuosity, whilst it seems to have lost its destination".
- 9 - Rousseau, *Emile*, p. 516.
- 10 - *Ibid.*, p. 471.
- 11 - Marlene LeGates, "The Cult of Womanhood in Eighteenth-Century Thought", *Eighteenth-Century Studies*, X, 1976, p. 31.
- 12 - Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood*, Yale University Press, New Haven, 1978, p. 98.
- 13 - George Fitzhugh, *Sociology for the South*, Morris, Richmond, 1854, p. 215.